

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Courriers des villages de Clément Marchand

Patrick Imbert

Numéro 41, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39825ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1986). Compte rendu de [*Courriers des villages de Clément Marchand*]. *Lettres québécoises*, (41), 58–59.



Courriers des villages

de Clément Marchand

Courriers des villages a connu un très grand succès lors de sa parution. Clément Marchand a obtenu le Prix David pour ces 28 nouvelles en 1942. Mais, depuis 1942 ces textes, curieusement, n'ont pas été réimprimés. On peut même dire plus. On en a très peu (ou pas du tout) parlé dans les cours de littérature même si on se consacrait à C.-H. Grignon, G. Guèvremont, Ringuet, etc. Oubli curieux qui a d'ailleurs affecté un autre auteur important, Émile Coderre, auteur de *Quand j'parl' tout seul* ou de *J'parle tout seul quand Jean Narrache*, etc. Que signifie donc cet oubli?

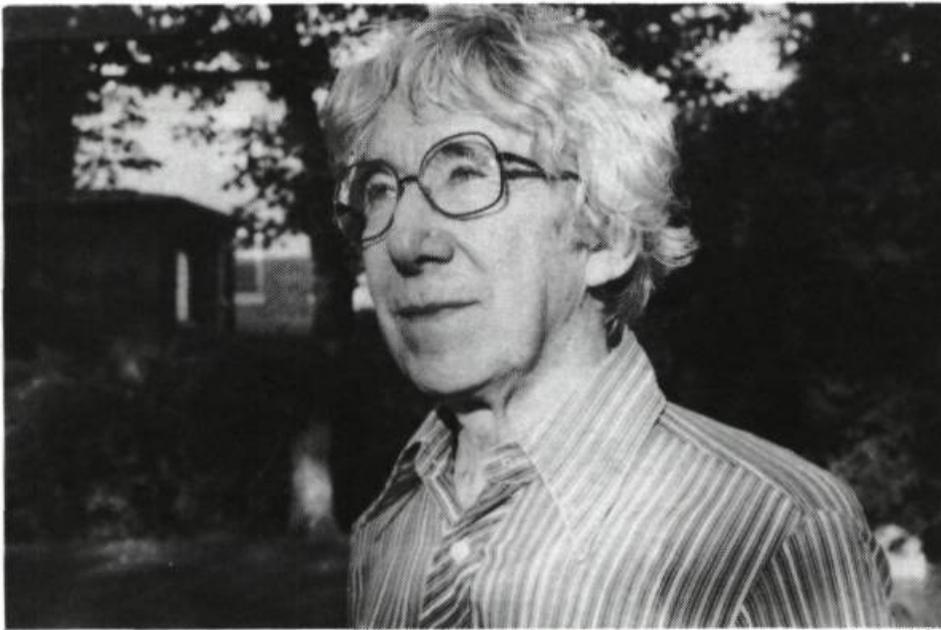
De même que pour les textes de Émile Coderre (Jean Narrache), *Courriers des villages* échappe à l'hagiographie habituelle. Il est en effet assez difficile d'en faire une lecture qui serait conforme à certains stéréotypes dominant la réception critique dans les années 50 et même 60. Ainsi *Courriers des villages* (du moins certaines nouvelles) tend vers une vision non idéalisée de la vie paysanne qu'il serait difficile de masquer sous un brouillard de commentaires artificieux.

La dureté de cette vie telle que démontrée par ces textes ne pourrait donc entraîner aucune parodie dans le style de M.-C. Blais (*Une saison dans la vie d'Emmanuel*) s'attaquant à la noblesse très esthétique d'une vision idéalisée comme on peut la commenter à partir de *Trente Arpents* (voir *Lettres québécoises*, n° 15). Certes, il ne s'agit pas, ici, d'un second Albert Langer, encore moins d'un Rodolphe Girard. La force de Clément Marchand est de proposer une optique un peu sèche mais très proche de la réalité, des modes de vie paysans, sans tourner au caricatural. Il semble donc que ce qui est occulté chez nous soit ce point de vue sur le monde, ni idéalisateur, ni caricatural, jouant sur une tentative d'envisager clairement un mode de vie et des problèmes que l'on ne veut pas saisir, peut-être parce qu'il est déjà trop tard. C'est bien ce qu'affirme l'auteur en épilogue: «Le terrien d'aujourd'hui mange, boit, vit comme le citadin et, de ce fait, pense comme lui. Pour ainsi dire, il n'y a plus de campagne, mais seulement des dépendances des villes des banlieues productives et bien aérées» (p. 221).

Il faut d'ailleurs retenir cette phrase «le terrien mange, boit, vit...». Elle affirme ainsi clairement les déterminations économiques profondes qui font qu'une idéologie ne peut se maintenir telle quelle quand l'économie se modifie. Ces éléments économiques sont régulièrement soulignés dans *Courriers des villages*: «J'ai entendu dire que Théobald Toutant s'était fait ôter sa terre par le gouvernement. Ils ont vendu ses vaches et son roulant. Mais la terre, ils l'ont gardée pour eux autres» (p. 34). De plus, sont présents des employés ayant quitté leur village et ayant trimé dur à la ville sans, bien sûr, faire fortune, mais sans, non plus, être détruits par elle (p. 48). En fait, ce qui se produit c'est bien un passage. Un monde en remplace un autre.

Il faudrait bien voir d'ailleurs, comme on le percevait aussi chez Maupassant (*Le donneur d'eau bénite*), que le village n'est plus une communauté fermée mais qu'il tend à se réduire à un chemin, toujours un peu maléfique. En effet, un camionneur vient voler des gorettes et, ironie du sort, il est aidé par le propriétaire des porcs qui ne comprend pas ce qui se passe. Le village est donc à la fois à l'écart et déjà absorbé par la ville, son économie, ses tentacules. Ainsi l'épisode de l'expérimentation de l'élevage de 12 dindons (par opposition aux poules) pour les vendre à la ville est symptomatique de même que le refus du village qui tente de conserver les modes de subsistance ancestraux (À quand les multinationales de l'agro-alimentaire (publicité à Radio-Nord en décembre 1985) ici ou dans le Tiers-monde et le bouleversement qu'elles apportent (voir Susan George, *Comment meurt l'autre moitié du monde*)).

En attendant donc le village avalé par la banlieue ou ses avatars, centre d'achat, etc., le symbolisme de «La boucherie» nous éveille aux problèmes. Cette nouvelle est, bien sûr, une mise en garde face à un présent qu'il faudrait envisager lucidement au lieu de s'illusionner: «Après tout cela s'est vu qu'un cochon ait été vendu vivant. Il accueille cette hypothèse avec joie. Il a besoin de se reposer sur les mensonges de l'espoir,



Clément Marchand

Photo: Athé

en face de la réalité menaçante qui se concentre autour de lui et le circonscrit déjà» (p. 25).

Ainsi, quelquefois, le style prend l'allure d'une tragédie, celle d'une génération qui passe, d'une époque qui ne reviendra pas. Clément Marchand, comme tout écrivain tendant vers le réalisme, joue l'écriture de la mort, c'est-à-dire qu'il note les détails à la manière dont une personne regarde intensément une maison, un paysage, un ancêtre, un malade, avec déjà l'acuité du passé, avec déjà le souvenir d'après, d'après quand cela ne sera plus. C'est ce que refuse d'ailleurs un écrivain comme Marcel Godin dans *Maude et les fantômes*; en passant de la vie à la campagne à la vie citadine, il brûle la maison où Maude et lui vécurent heureux. Le détail est toujours déjà porteur de souvenirs dans un monde déjà autre (p. 83) et que l'on ne reconnaît plus.

Alors il est inutile, nuisible même, de s'accrocher aux traditions, aux préjugés tel la peur des «nègres» qui, d'ailleurs, sera reprise dans *Rue Deschambault* de G. Roy et se transportera à la ville. La différence inquiète, effraye, paralyse, panique: «C'est un nègre en effet, murmura-t-il, sidéré par ce nocturne rôdeur dont la présence sur son seuil symbolisait pour lui le danger à l'état pur.» (p. 38). Mais surtout, ce qui ressort c'est l'incompréhensible de la nouvelle vie, de la cité, notamment à travers le personnage de M. Eusèbe rencontrant Marcelle dans un bar, lui trouvant un emploi, l'aidant puis devenant graduellement amoureux d'elle. Toutefois, un jour elle disparaît. Il ne saura jamais ce qu'elle est devenue. Monde incompréhensible. On reste sur l' inexplicable d'une séparation, d'une disparition sans possibilité de l'intégrer à des schèmes de connaissance. Disparition des gens, disparition d'un monde, séparation qu'explore par exemple Serge Tisseron, au sujet des bandes dessinées dans *Tintin chez le psychanalyste*. Voilà bien un chemin à approfondir dans *Courriers des villages*.

Comment se construire alors? Quel lien établir avec les autres? Que devient la communauté, qu'en est-il

de la convivialité (voir J. Yvon Thériault, *La société civile*) dans cet univers de relations marchandes, d'amours marchands où fleurissent souteneurs et prostitution?

Il reste finalement la brutalité discrète d'une nouvelle qu'on ne mentionne guère et qui est un chef-d'oeuvre: «Tout est relatif». S'y écrit le pitoyable journal d'un petit employé dans un bureau de notaire de campagne: «Si le Ciel m'eût accordé de naître à la ville, je serais aujourd'hui un homme en place. Ici, le mérite n'est jamais tout à fait reconnu même s'il crève les yeux. Je dois ajouter que, soit indifférence, soit mépris du milieu, je n'ai jamais songé à donner ma mesure. Je gagne ma vie, rien de plus» (p. 61); «Je suis seul au bureau. Cela ajoute à mes responsabilités. Ce sont elles qui nous empêchent de déchoir et de tomber finalement dans la médiocrité» (p. 65). Il reste la médiocrité désolante d'un rond de cuir sans avenir et surtout sans présent, ratant sa promotion, sa relation phantasmée avec Yvette et son journal. Celui-ci est écrit dans le monocorde d'un ton où tout est placé sur le même plan comme pour le Meursault de *l'Étranger* de Camus ou encore le Grant de *la Peste*. Cet employé est déjà l'étranger à la communauté, l'étranger à lui-même, l'absent du vide des relations et du non sens de la routine qu'est la vie. Ce personnage aliéné n'a pas de nom, je anonyme, je support d'une absence annonçant, au niveau du quotidien et de sa «vacherie» méticuleuse, le je, plus poétique toutefois, de Claude Mathieu dans *la Mort exquise*.

Chez Clément Marchand, toutefois, la mort n'est pas exquise, elle est prise en charge par le «tout est relatif» d'un style dont l'engagement formel est toute une philosophie, toute une vision du monde: «Il marche automatiquement vers le dénouement sanglant de cette journée qui fut belle et tranquille» (p. 24). □

Clément Marchand, *Courriers des villages*, Montréal, Stanké, 10/10, 1985, 240 p.

